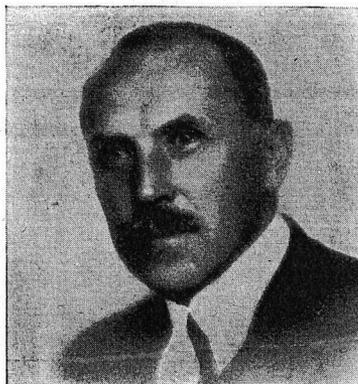


NOTICE BIOGRAPHIQUE



Auguste DONDELINGER
(1876-1940)

C'est assurément l'un des métallurgistes les plus avertis, les plus aimés et les plus agissants qui vient de disparaître, et cela alors que la France a tant besoin de toutes ses énergies industrielles, spécialement en sidérurgie.

Né à Kayl, dans le Luxembourg, le 22 août 1876, Auguste Dondelinger fit ses études secondaires à l'Athénée de Luxembourg. Attiré, comme nombre de ses compatriotes — et non des moindres — vers l'École Centrale des Arts et Manufactures, il vient préparer le concours à l'École Sainte-Geneviève. Il est reçu en 1897. Durant ses trois ans d'école, il se distingue d'une façon toute particulière et sort le premier dans la spécialité de métallurgiste. Dès 1900, il se dirige tout naturellement vers l'industrie qu'il aime déjà; il débute à l'aciérie Thomas de Dudelange, puis gagne l'usine de Neuves-Maisons (1901); après un passage aux Forges de Commentry (1903), il revient à Neuves-Maisons (1905) et entre enfin à Senelle-Maubeuge (1909). C'est là que devaient s'affirmer toutes ses qualités maîtresses : cet enthousiasme plein de jeunesse qu'il conserva toute sa vie, cette finesse de jugement et ce bon sens ainsi que l'amour du travail qui en firent un très grand chef. En 1912, il est nommé administrateur-délégué et étend tout de suite le rayon d'action de la Société par fusion avec les Usines de Villerupt-Laval-Dieu.

La guerre survient et Dondelinger, qui est naturalisé français depuis 1912, est mobilisé dès le 2 août; il participe à la défense de la citadelle de Longwy et suit en captivité le colonel Darce, commandant la place.

Rapatrié en 1917, il veut immédiatement travailler pour la défense nationale; il crée les usines de Fécamp et de Manois.

Dès l'armistice, il rentre à Longwy et, dans un magnifique effort, il reconstitue les usines de Senelle, de Laval-Dieu et de Maubeuge. Le premier haut fourneau rallumé après guerre fut l'un des appareils de Senelle.

Bien des circonstances nous rapprochèrent; mes visites à Longwy, durant lesquelles il était si fier de montrer ses belles usines, mes voyages et conférences à Luxembourg, auxquels il m'accompagnait comme président du groupe des Centraux de Longwy-Luxembourg; puis ce furent les problèmes de normalisation, et surtout les grandes œuvres de l'École qui l'avaient formé. Il s'y intéressait avec tout son cœur, toute cette ardeur juvénile que nous admirions. Nous l'avions appelé à siéger au Conseil de l'École Centrale et, peu de temps avant la guerre, à une réunion de camarades, je l'avais sollicité de revenir parmi nous. Il avait accepté avec un éclair dans le regard et ce sourire, plein de bonté, que ne sauraient oublier ceux qui l'ont approché.

Bien souvent il nous accueillit, les miens et moi-même, au milieu de sa famille et nous étions frappés de la vie taite de simplicité et de charme que nous y trouvions.

Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la Croix de guerre, commandeur de la Couronne de chêne de Luxembourg, consul de son pays natal, Dondelinger était membre de la Chambre de Commerce de Nancy depuis 1922, membre de la Commission de Direction du Comité des Forges de France, depuis 1923. Il siégeait aussi à la Commission Internationale des Cokes et était administrateur de diverses Sociétés.

Il apparaît bien que les événements actuels ont hâté sa fin. Privé de nombreux collaborateurs,

il vit ses charges croître, alors que de nouvelles et importantes missions lui étaient confiées. En moins d'une semaine, la maladie vint à bout de cet organisme surmené.

Auguste Dondelinger est mort à Paris, le 28 mars 1940.

« Un grand facteur d'énergie va manquer dans l'état-major industriel de la France », a justement dit M. Maurice de Wendel à ses obsèques. Un homme

de cœur, un délicieux camarade, un merveilleux conseiller manquèrent, durant de nombreuses années, à bien des Français.

Que M^{me} Dondelinger, que ses trois fils actuellement aux armées, que le capitaine et M^{me} Bichellonne, veuillent bien être assurés que nous garderons précieusement le souvenir du grand ingénieur, de l'excellent ami qu'avec eux nous pleurons.

Léon GUILLET.

Notes bibliographiques

Gustave RIBAUD. — *Les Hautes Températures*, 1 volume in-16, Presses Universitaires de France, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e).

Dans cet ouvrage l'auteur a tenu d'abord à consacrer un chapitre à la mesure des températures et à montrer comment, dans ce domaine, les chercheurs ont réussi à s'affranchir de l'empirisme, pour arriver finalement à la pyrométrie précise des hautes températures : couples thermoélectriques, pyrométrie optique, cette dernière permettant, grâce aux lois du rayonnement, la mesure des températures des étoiles, aussi bien que celles des fours industriels.

Toute étude des techniques de réalisation des hautes températures, au laboratoire et dans l'industrie, toute étude des réactions chimiques aux températures élevées, suppose au préalable une connaissance approfondie des propriétés de la matière aux températures croissantes : dissociation des molécules en atomes, ionisation des atomes, émission thermique d'électrons...; cette introduction constitue d'ailleurs un des chapitres les plus importants de la physique moderne; elle méritait une mention spéciale dans l'ouvrage.

Dans un chapitre consacré aux méthodes de réalisation des hautes températures, une place est faite aux flammes dont la température dépasse, pour certaines d'entre elles, des valeurs de l'ordre de 3.500°. Une place non moins importante est consacrée aux procédés électriques de réalisation des températures élevées, limités ici par les propriétés réfractaires des corps capables de conduire l'électricité, et permettant, dans la pratique du laboratoire, l'obtention de température de 6.000°, de l'ordre de celle du soleil.

Après avoir rappelé tout ce que le problème de l'éclairage doit aux températures élevées, l'auteur

passé en revue les industries modernes tributaires des hautes températures : métallurgie, fours électriques à acier, fours de verrerie, fours à carbure de calcium..., qui jouent, dès maintenant, un rôle de premier plan dans la vie économique des peuples.

A. P.

A. SIRON. — *Utilisation des combustibles*; volume 16 × 25 cm., relié toile, 445 pages, 88 figures, une planche hors texte, nombreux tableaux. Librairie Polytechnique Ch. Béranger, éditeur, 15, rue des Saints-Pères, Paris et Liège.

Le trait caractéristique de cet ouvrage, c'est qu'il s'attache beaucoup moins à la description du matériel d'utilisation des combustibles qu'à l'exposé des principes qui régissent les traitements effectués. Spécifions qu'il s'agit ici des combustibles solides et de leur distillation.

La matière du traité a été fournie par une série de conférences données au personnel technique de l'usine à gaz de Bruxelles. Les idées personnelles du conférencier y abondent, celui-ci ayant été le créateur de nombreuses théories existantes.

C'est, en somme, une technique gazière appliquée, plus évoluée que les nombreuses compilations descriptives publiées jusqu'ici. Citons-en les principaux chapitres :

Le livre premier traite de la combustion, de la gazéification et de la distillation. Il expose l'origine des combustibles — houille et pétroles — d'après les théories modernes et leur constitution chimique.

Le second livre traite des produits et sous-produits de la distillation de la houille : coke, gaz (condensation, extraction, lavage, sulfatation), récupération du benzol, épuration du gaz, enfin, progrès réalisés.

L. D.